

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LE GRAND CHAMBARD EN BELGIQUE

RICHES GRÈVES A AMIENS ET A ANGERS

L'ACQUITTEMENT DE FRANCIS



BRANLE-BAS !

Godfordom ! Voici que ça ronfle en Belgique.

C'est pas de la petite bière, savez-vous ! Les bougres ont l'air d'y aller franc jeu. Pourvu qu'ils ne changent pas de main, et ne se laissent pas embobiner encore une fois !

Ah, mille dieux, s'ils avaient le nerf d'aller mordicus de l'avant, ça pourrait fiche une bonne poussée à la Sociale.

Les quotidiens serinent bien depuis huit jours que si le grabuge augmente trop, Guillaume-le-Teigneux s'amènera avec ses troupes et foutra les belgiques la raison.

Tarata ! C'est du chiquet pour calmer les gas. Le Teigneux se gardera bien

d'envahir la Belgique : il a assez de turbin pour tenir son populo muselé, sans chercher encore à museler ses voisins.

Et dire que ces cochons de journaliers bourgeois ne peuvent rien trouver de neuf ! En effet, nom de dieu, ce boniment qu'ils essaient de fourrer dans les guibolles des révoltés est bougrement réchauffé.

Si demain les français se foutaient à faire du chambard, les mêmes braillards nous gueuleraient : « Attention, l'Allemagne guette ! Elle va vous avaler kif-kif un œuf à la coque... »

En Belgique, y a pas plan de refroidir le populo avec la ritournelle patrouillarde ; pour lors, on lui sert le lavement de l'intervention.

C'est kif-kif bourriquot, foutre !

Les prolos belges font la Grève Générale, qu'ils disent. Et ça, parce qu'on leur refuse le Suffrage Universel.

M'est avis qu'ils sont aussi fixés sur ce qu'est le Suffrage Universel, que je suis fixé sur l'âge exact du père des mouches.

Pour eux, le Suffrage universel, c'est quasiment une machine à fabriquer du pain.

Ils se figurent qu'une fois le Suffrage décroché, ils seront plus heureux que des coqs en pâte ; les patrons seront aussi doux que des agneaux ; les gendarmes seront en pain d'épice... et tout le reste à l'avenant.

Turellement, on aura de la bière jusqu'à plus soif. Y aura mèche de pisser deux heures sans démarrer !

Cré pétard, ils ne feraient pas mal de loucher par chez nous. On en use du Suffrage universel, — y a beau temps !

Eh bien, pas moins, nous sommes aussi couillons comme devant.

Quoique ça, faut pas bêcher les belges, nom de dieu !

Ben oui, je sais bien que, nous autres français, qui reluquons les pays voisins du haut de la tour Eiffel, si on voulait faire de la comparaison, on pourrait dire : « Les belges sont en train de se payer un petit 48. Un de ces soirs, ils vont foutre leur roi en sapin, tout comme les parisiens embarquèrent le roi Riffard.

« Nous aussi, en février 48, on marchait pour le Suffrage universel, qu'on croyait aussi être une machine à fabriquer le pain.

« Avec ça à la clé, plus de dèche à la piole, qu'on pensait.

» Les belges sont aussi gobeurs que nous l'étions; ils nous suivent, kif-kif des escargots, à un demi-siècle de distance. »

Ouais, les camaros, ne nous poussons pas du col tant que ça.

Les belges n'en sont pas à notre 48, — ils sont bougrement plus en avant! C'est pas parce qu'il y a un brin de rapport, à cause de leur réclamation du Suffrage universel, qu'il faut mettre leur chambardement actuel en comparaison avec la révolution de février.

En 48, les Parigots étaient des petites pochetées qui écrivaient : « Mort aux voleurs! » à tous les coins de rue.

Ce qui était bougrement loin de signifier qu'ils allaient faire la chasse à tous les marlous de la haute, aux proprios, aux banquiers, aux juges, ni aux raticheux.

Hélas, non! « Mort aux voleurs! » voulait dire que le populo qui claque la faim depuis qu'il a des dents, devait continuer à se broser le ventre, malgré la révolution.

Des tripotées de riches bougres insurgés furent assassinés par leurs trous du cul de copains qui leur reprochaient d'avoir foutu le grappin sur une babiole.

On les tuait pour leur apprendre que la révolution n'était qu'une couillonade politique, et qu'après, comme avant, les prolos devaient pâtir la famine.

On respectait la propriété, que c'en était loufoque, nom de dieu!

Y avait pas de pet qu'on chahute une usine ou qu'on prenne possession des turmes des richards.

En Belgique, actuellement, on n'est plus aussi andouilles. Ainsi, c'est avec un entrain faramineux qu'à Bruxelles, tous ces jours-ci, le populo fout en l'air les grandes vitres des bijoutiers et des belles boutiques.

Ceux qui ont le ventre vide ne se gênent guère pour réquisitionner un pain de quatre livres chez le boulanger.

On commence à vivre aux crochets de l'ennemi, seul moyen d'arriver à quéque chose, nom de dieu! Le populo ayant lâché le turbin partout, faisant la grève générale ne peut plus compter sur ses ressources : faut donc que les richards le nourrissent, — c'est un commencement de restitution.

Et ce n'est pas tout : on perd le respect des grosses légumes! C'est ainsi que l'autre jour, le maire de Bruxelles, un jean-foutre nommé Bush, qui guette l'occasion de mitrailler le populo, a eu la trouducuterie de flanocher dans les rues, pour reluquer de près les manifestances. Il croyait que c'était toujours le vieux jeu, et qu'on ne lui ferait pas de bobo.

Va te faire lanlaire! Le populo l'a reconnu et s'est foutu à le huer : « A bas l'assassin! » qu'on gueulait de tous les côtés. Moins tapageur, un zigued'attaque s'est approché de ce bandit et te lui a

foutu un coup de canne par le travers de la gueule.

Le Bush a tourné de l'œil subito, il s'est affalé, aux trois quarts assommé... il en réchappera tout de même, nom de dieu!

Où ça chauffe le plus fort, c'est dans les pays de charbonnages.

D'autant plus que les gueules noires ne se laissent pas trop monter le job avec les manifestances pacifiques. Ils sont de ceux qui pensent que quand on fout les pieds dans le plat, — c'est dans le plat qu'on doit les foutre et non à côté.

Aussi, depuis que la Grève Générale est déclarée, ils font un chambard des cinq cents mille diables.

Ils ne se gênent pas pour détériorer les puits de mine, pour entrer dans les usines et y démantibuler le matériel.

Les gas font comme les soldats héroïques dont on parle dans les histoires de l'ancien temps, qui, ayant passé la rivière culbutaient les ponts, se coupant ainsi la retraite pour qu'il leur soit impossible de reculer. Ils se foutaient carrément dans la nécessité de vaincre ou de casser leur pipe.

C'est d'un truc de même calibre qu'usent les gueules noires de Belgique! En chambardant les puits de mine et les usines, ils s'acculent à la nécessité de décrocher la victoire.

Mille bombes, quand on reluque pareil tableau, on est foutre bien obligé de convenir qu'un tel chabonais est rudement plus hurf que notre Révolution de 48.

Crédieu, je voudrais pouvoir raconter par le menu tout ce qui se passe en Belgique. Y a pas mèche, foutre!

Faut me borner à indiquer l'allure générale. Les camaros trouveront les détails dans les quotidiens; avec un peu de flair, ils saisiront la vérité entre les lignes et sous les menteries des journaloux bourgeois.

Sans barguigner, on peut quasiment dire que depuis huit jours, les tamponnages du populo contre les gendarmes et les roussins n'ont pas décessé.

Oui, foutre! Dans tous les coins du patelin y a continuellement une trifouillée de bagarres.

Té, mille polochons! Encre une supériorité sur notre branle-bas quarante-huitard. A l'époque, Paris marchait presque seul. Le populo de la province restait le nez au vent, flairant l'odeur de la poudre; puis, gentiment, quand les parisiens s'étaient fait chouetterment casser la margoulette, il emboîtait le pas.

C'était pas fort, cré pétard!

Il aurait pu arriver, — et c'est arrivé plus d'une fois, — que les parigots soient roulés tout simplement parce qu'on les laissait isolés et que la province ne leur donnait pas un coup de main.

En Belgique, c'est une autre paire de manches : la province n'a pas attendu le mot d'ordre de la capitale. Dès qu'elle a vu qu'il y avait du vent dans les voiles, — hardi, pétits! Elle a foncé sur les marlous de la gouvernance.

Les revolvers ne coûtent pas les yeux de la tête en Belgique; pour pas cher, on en a de chouettes. Et d'ailleurs, quand on a un outil, c'est pour s'en servir, nom de dieu!

Les bons bougres ne s'en sont pas privés!

Chaque fois qu'il se sont vus assaillis par les pandores, au lieu de caner illico, et de se fuiter, comme une nichée de grenouilles quand il tombe un caillou dans leur mare, les manifestants ont tenu tête.

C'était un vrai beurre, mille bombes.

Les bonnes bougresses et les gosses tapent avec des cailloux et des briques; les bons bougres sortent leurs revolvers.

Mais, sang-dieu, les gendarmes et les roussins n'ont pas marché seuls.

L'armée a foncé sur le populo!

Horreur, nom de dieu! C'est une honte abominable.

Et si vous me disiez : l'armée belge, c'est un ramassis de culottes de peau. Mais non! A part quelques régiments qu'on racole de bric et de broc, l'armée, c'est la garde civique, — quéque chose qui a du rapport avec notre garde nationale, foutue au rancard y a beau temps. C'est une collection de bourgeois, frusqués à la six quat' deux, plus vilains que des guenons, plus lâches que des morpions, — mais, quand ils sont en tas, plus féroces que des tigres enragés.

Bondieu, voilà huit grands jours que le chambard dure, et y a encore pas un seul bataillon qui ait foutu la crosse en l'air!

Quéque je dis : la crosse en l'air?

Pauvres de nous..., l'armée belgicarde en est bien loin : elle est jalouse des assassins de Fourmies.

Là-bas, tout se manipule à l'instar de la France : le populo réclame le Suffrage universel... pourquoi donc l'armée ne se paierait-elle pas un petit massacre, kif-kif celui de Fourmies?

Elle l'a, foutre!

Bien mieux, l'armée belge a fait coup double : elle a deux massacres pour un!

Y a eu fusillade à Mons et fusillade à Anvers :

A Mons, lundi, 8.000 grévistes, venus de tous les coins du Borinage, s'étaient massés sur une avenue conduisant à la ville. Les pandores suivaient la manifestation par derrière, asticotant les grévistes. Par devant, leur barrant l'entrée de la ville, se tenait la garde civique de Mons.

A un moment, sans sommation, sans commandement, sans foutre ni merde! cette abominable garde civique a tiré dans le tas des mineurs.

A ce que racontent les quotidiens y a eu cinq tués sur le coup... Pour ce qui est des blessés, malin qui pourrait les compter! On en avoue une quinzaine, — y en a eu au moins cinquante!

Turellement, les gueules noires ne se sont pas laissés assassiner sans rouspéter. Plus énergiques que les prolos de Fourmies, ils ont cogné, eux aussi! Ils ont tiré des coups de revolver sur les gardes civiques et en ont mouché pas mal.

A Anvers, le massacre a eu lieu dans la matinée de mardi : une bande d'au moins 2,000 grévistes se baladait tambour en tête, faisant chômer les usines où le turbin marchait encore.

A un endroit nommé Borgerhout, les gas voulurent entrer dans une fabrique de bougies. Il faut croire que ce bague appartient à un patron huppé, car il était richement protégé : le maire était là, avec une ribambelle de pompiers, de roussins et de gendarmes.

Quand le populo commença à s'amener, il paraît que le maire fit d'abord tirer à blanc, ensuite à balle.

Y a eu trois morts et quatre blessés... Sans compter les autres victimes !

Comment va tourner ce grand coup de trafalgar ?

Ça va-t-il finir en eau de boudin ?

Mardi, les dépotés, qui avaient d'abord carrément refusé le suffrage universel, ont accouché d'une grosse fumisterie, pour dérouter le populo et calmer son irritation.

Au lieu du Muselage Universel, ils ont adopté un sacré fourbi électoral : chaque prolo aura une voix, les bourgeois deux, et les gros capitalos trois... Y a pas même de se foutre du monde plus carrément !

Reste à savoir si les bons bougres vont être assez sévins pour se laisser poser un pareil lapin ?

Oh ! si on écoute les grands chefs du Parti Ouvrier, — y a pas d'erreur ! Ils n'en pincant pas pour le grand chambard et ils sont d'avis d'accepter n'importe quoi.

Le populo se laissera-t-il endormir par ces pisse-froids ?

Vrai, si c'est pour aboutir à une fumisterie aussi gondolante que, depuis huit jours, les bons bougres de Belgique sont en branle,

Zut, je m'en tape le cul par terre !



A AMIENS

Foutre, y a là-bas une sacrée ribambelle de prolos en grève ! Quasiment toutes les corporations emboîtent le pas : c'est une petiote grève générale.

Les tisseurs ont donné le branle : puis, les cordonniers, les maçons, les bonnes bougresses de confectionneuses, et un tas d'autres métiers ont suivi le mouvement.

Crédieu, voilà qui nous change un brin des grèves à la flan qu'on faisait y a quelques années !

Voilà une grève qui englobe presque tous les prolos d'une ville, — sans compter ceux des environs, foutre !

Faut faire une croix là-dessus, car c'est bon signe.

Evidemment, y a mieux que ça : les prolos auraient pu exiger que leurs exploiters donnent leur démission ; ils auraient pu prendre possession des usines ; de même que se faire nourrir par les richards...

Pour ce qui est de leurs réclamations, elles n'ont rien d'espantouillant : les bons bougres

réclament tout simplement l'application de la loi des 11 heures que la gouvernance avait promis de foutre en vigueur pour le 1^{er} janvier.

Turellement, au 1^{er} janvier, peau de balle ! On a remis la chose à Pâques, — et, à Pâques, ça été pour la Trinité... tout comme dans la chanson de Malbroug.

Les prolos y ont trouvé un cheveu et ils font du fouan. Comme de juste, la gouvernance s'est mise contre eux : c'est elle qui, par ses promesses menteuses les a poussé à la grève, — maintenant, elle les lâche comme un pet !

Si encore elle se contentait de les plaquer ? Mais non ! Elle se fout contre eux et envoie des troupades pour protéger les patrons et leurs bagnes... et pour mitrailler le populo, s'il y a même.

Dame, c'est son métier : si la gouvernance ne défendait pas les exploiters contre les prolos, elle n'aurait qu'à se suicider.

Aussi, elle ne rate pas la moindre occase de nous prouver qu'elle a de la poigne ; elle ne cache pas ses troupades, dès qu'on fait un brin de raffut, elle nous les montre, le doigt posé sur la gachette du fusil Lebel, — prêts à repiquer au massacre de Fourmies !

Les rues d'Amiens sont farcies de troupes... Qu'en résultera-t-il ?

Les patrons voyant tous les prolos du patelin se tenir chiquement les coudes, caneront-ils ?

En admettant que ça arrive, la belle jambe que ça fera aux bons bougres : c'est-y deux ou trois sous d'augmentation qui les tireront de la mistouffe ?

Ah ouat ! Faudrait être bougrement niguedouille pour le croire.

Les grèves, — surtout du calibre de celles d'Amiens, — ça n'a qu'une chose bonne : ça fait germer la haine au ventre du populo, et ça lui apprend à connaître ses ennemis.

A ANGERS

Là aussi, la grève ronfle bougrement, nom de dieu ! Quéque chose comme 6,000 tisseurs ont lâché le turbin : ça cube, foutre !

Ces jours derniers, les grévistes, avec les bonnes bougresses en tête, se sont baladés par toute la ville, en goulant des chansons révolutionnaires.

La police de la ville était à leurs trousses, mais quoi ! y avait pas plan qu'on la prenne au sérieux : un de ces sales roussins ayant voulu s'approcher un peu trop, a reçu quelques marrons et quelques coups de pied dans le cul ; ça l'a rendu prudent.

De ci, de là, y a eu quelques accrocs gentiment foutus à la sainte propriété.

C'est les gros patrons, les jean-foutre Max-Richard, Bessonneau et toute la séquelle, qui font une sale bobine — ils en rotent des balais ! Ils avaient toujours cru que leurs ouvriers étaient des bonnes bêtes de somme n'ayant que du pissat de richard dans les veines.

Ils s'étaient foutus le doigt dans l'œil, il commence à y paraître !

Chez Bessonneau, on turbine encore : les grévistes ont voulu aller faire un tour par là, pour débaucher les types. A la porte, ils ont trouvé une centaine de dragons qui barraient l'entrée.

Dame, y a eu un tantinet de grabuge ; des cailloux sont tombés sur le râble des dragons et les bons bougres se sont foutus à gueuler : « A bas les chefs ! A bas les galonnards ! Vive la grève, Vive la Sociale ! »

Cré pétard, il se prépare du sérieux par là-bas... qu'en va-t-il sortir ?

Il paraît que les carriers de Trélazé vont emboîter le pas... Ça promet.



FRANCIS ACQUITTÉ

Juste quand les camaros s'appuyaient la lecture du dernier numéro, arrivait une riche nouvelle :

L'acquittement de Francis !

Les douze bourgeois du jury ont refoulé à la salle besogne que leur imposaient les jugeurs.

Chouette, nom de dieu !

C'est si rare de voir des potirons résister à la pression des marchands d'injustice, que pour une fois que ça arrive, je leur paierai bien une chopine, si le cœur leur en dit, — afin d'encourager les autres à faire pareil.

Oui, foutre, tout bourgeois qu'ils sont, je me fendrai d'une chopotte de piccolo en leur honneur.

Hélas, c'est bougrement trop rare que des jurés gardent leur indépendance !

Et c'est rare, non pas tant parce que les types sont des sales mufles, mais plutôt parce qu'ils se laissent embistrouiller par les langues de vipère des enjuponnés.

En effet, les marchands d'injustice ne les lâchent pas d'une semelle. Une fois la séance publique levée, quand les jurés ruminent la décision à prendre, le chef du comptoir s'amène dans leur salle, histoire de mêler sa bave à la délibération ; il embobine les types et les emberlificotte tellement que tout se brouille dans leurs caboches et il les fait décider comme il veut.

Dans le procès Francis, la pillule était trop dure à avaler : les jurés n'ont pas marché.

Quoi ! L'avocat bêcheur leur demandait la guillotine pour un bon bougre accusé d'avoir prêté un veston à un copain.

C'était trop exiger, nom de dieu !

Il aurait fallu en avoir une sacrée couche pour faire ce qu'il voulait.

Et y avait que ça, contre Francis ! Déblayez le procès de toutes les ragougnasses et de toutes les menteries dont les marchands d'injustice l'avaient embrouillé, — vous ne dégotez pas autre chose.

Envoyer Francis à la mort, simplement pour le punir d'avoir prêté un veston à Meunier, mille dieux, ça dépassait tout !

Tout au moins, le lui avait-il prêté ce sacré veston ?

Les jugeurs disaient oui, et tout prouve qu'ils mentaient, nom de dieu !

Ce veston avait été paumé chez Francis au moment de son arrestation à Londres.

Turellement, comme c'est les deux Bricou qu'avaient inventé l'histoire du veston, ils le reconnaissent, — pardine, les deux types auraient reconnu tout ce qu'on aurait voulu !

Mais où les jugeurs ont fait une sale gueule, c'est quand un témoin, Soulages, est venu déclarer que c'est lui qui donna ce veston à la compagne Francis, y a six ou sept mois... Il manquait donc à peu près cinq mois pour que Francis ait pu le prêter à Meunier : au moment de la Vérification c'est Soulages qui avait le veston sur le dos. Pour plus de preuve, il a apporté le gilet pareil qu'il avait gardé.

Les marchands d'injustice ont manqué devenir enragés, du coup !

Ils avaient pourtant bien compté sur la tête de Francis, et voilà qu'au fur et à mesure qu'avancait le procès, leurs crapuleries se dépioaient d'elles-mêmes.

Quand Desplas, un avocat qui a bougrement



de la logique dans son sac, a eu fini son pallas, y avait plus de doute :

A moins que les jurés ne fussent aussi tourtes que la tour Eiffel, et aussi vaches que le grand Q. de Vilain-Repaire... c'était l'acquiescement !

Ça n'a pas manqué, nom de dieu !

En même temps que Francis, la femme de Bricou a été acquittée.

Probable que les jurés ont excusé ses dénonciations aussi idiotes qu'infectes, parce qu'elle est femme.

Par exemple, ils n'ont pas raté Bricou : « Ah tu as voulu expédier un copain innocent à la guillotine, qu'ils ont ruminé, tant pis pour toi, tu vas payer les pots cassés. On ne sera pas pas trop rossés, on va se contenter de t'envoyer au bagne... »

Nom de dieu, voilà qui devrait donner à réfléchir aux types qui, se trouvant compromis dans une histoire quelconque, espèrent sauver leur mise en cassant du sucre à tort et à travers.

Bricou a été salement récompensé d'avoir dit tout ce qu'il a plu aux enjuponnés de lui faire dégueuler !

Les jurés lui ont collé les circonstances atténuantes. Les trois écrivains du comptoir pouvaient donc à volonté le saler ferme ou l'épargner un tantinet, en souvenir des services qu'il leur a rendus. Ils pouvaient lui foutre seulement cinq ans..., et ils lui ont mis vingt ans de bagne !

Mince de récompense, cré pétard !

Hein, comme ça été profitable à Bricou d'avoir mangé le morceau : une fois que les juges l'ont eu vidé, quand ils n'avaient plus rien à attendre de lui, ils l'ont foutu au rancard, kif-kif un paquet de chiffons... Le voilà au bagne pour vingt ans, c'est-à-dire pour la vie, nom de dieu !

Que ça serve de leçon aux pochetées qui espèrent se tirer du guépier en mouchardant les copains.

Le pauvre Bricou est une victime d'Atthalin !

C'est Atthalin qui l'expédie au bagne, — après lui avoir promis monts et merveilles pour lui tirer les vers du nez.

Après bien d'autres, le malheureux s'est laissé prendre aux mines patelinardes de ce chat-fourré qui, tout miel et tout sucre, lui passait la main dans le dos.

Ah foutre, voilà un juge iustructionneur qui la connaît dans les coins : c'est pas lui qui se donne jamais des airs d'avale-tout-cru avec les pauvres bougres qui lui tombent dans les griffes.

Il est câlin comme dix-huit jésuites. Des niguedouilles se laissent prendre à ces ficelles : les couillons ne peuvent pas croire à tant de roublardise et ils se déboutonnent...

Maintenant, ceux à qui Atthalin, la bouche en cul de poule, dira : « Voyons, mon ami, ne me cachez rien : Non pas que j'aie besoin de vos aveux, je sais tout... mais dans votre intérêt... Avouez ! Le tribunal vous en saura gré... »

Ceux-là pourront lui rebiffer : « Merci du conseil. Je sais de quoi il retourne : Vous voulez me faire un coup à la Bricou. Pour vous faire plaisir il accusa des innocents... Comme remerciements on l'a envoyé au bagne. Bibi ne joue pas à ce jeu-là. Je fais la carpe !... »

La place me manque aujourd'hui pour coller une babillarde que je reçois de **Cherbourg**. Ça sera pour samedi !

Les brigands que j'ai à rosser n'y perdront rien pour attendre.

J'en dis autant pour une babillarde qui m'arrive de **Vienne** et une d'**Alger**.

LES POGNONISTES

L'autre jour, à Montmartre, un bon bougre a eu une idée rigolotte : il a fait imprimer une bande de papier jaune avec rien que ces deux mots : *Candidat pognoniste*.

Puis, en donoe, il a collé ses bandes juste sous le nom d'un candidat qui réclamait la réintégration des sœurs dans les hôpitaux... comme s'il n'y avait pas déjà assez de punaises dans les boiseries, sans qu'on fourre à nouveau celles-là sur le poil des pauvres malades.

Nom de dieu, ça frimait bien :

Mairdeux

Candidat pognoniste

Le type mariole qui avait eu cette idée esclafante avait un sacré tort, c'était de réserver son étiquette pour un seul candidat. Il aurait dû la coller indistinctement sur les affiches de la douzaine de candidats du quartier, aussi bien des sociaux que des réacs.

Car, y a pas, mille dieux, ils sont aussi pognonistes les uns que les autres.

C'est pour la braise qu'ils marchent tous : c'est l'appât des 6,000 balles d'appointements, des jetons de présence, des retours de bâton, des fricottages, des pots-de-vin, qui les foutait en branle.

Oui, tonnerre, tous pognonistes !

Dimanche, on a donc votailé. Et foutre, y avait du choix !

Quelle chiée de candidats !

Quel déluge d'affiches !

C'est les imprimeurs qui ont dû faire leur beurre, mince alors.

Y a eu un peu plus du quart, à peu près le tiers des abstentions.

C'est pas suffisant, mille dieux !

A voir l'indifférence du populo pour les candidats et leurs boniments, j'avais superposé qu'il y en aurait davantage. En effet, y avait pas épais de foule aux réunions ; les comités se chamaillaient entre eux.

D'autre part, dans les rues et dans les ateliers, vous pouviez causer au premier prolo venu, il vous répliquait carrément : « Les élections, je m'en bats l'œil : ça ne change jamais rien à la chose... »

Malgré qu'il sache que ça ne changerait rien, celui-là a voté : il a voté plus par routine que par conviction, aussi son torche-cul électoral a-t-il été tout pareil à celui des élections d'il y a trois ans.

De sorte qu'à une douzaine près, la Volière municipale sera garnie des mêmes pierrots qu'avant.

Faut dire aussi que les jean-foutre de la haute ont bougrement manœuvré pour entraver la propagande abstentionniste.

Ils savent bien que c'est là le grand hic, nom de dieu !

Aussi des ordres étaient donnés aux sergots pour qu'ils râclent toutes les affiches anti-votardes.

Où ça a été rigolboche, c'est dans le XII^e arrondissement. Là, les flicards étant bougrement occupés à faire des mistouffles aux marchands de la foire aux pains d'épice, ils avaient oublié les élections. Si bien qu'il y a de chouettes affiches que le populo a lu avec plaisir et qui sont restées collées 48 heures.

Par exemple, c'est les affiches du *Père Peinard au Populo* qui en ont vu de dures.

Ah, nom de dieu, pendant toute la semaine, le jour, la nuit, les sergots n'ont fait que ça, reluquer les murs pour dégouter les affiches du *Père Peinard*. Dès qu'ils tombaient sur une, ah malheur ! Ils sortaient leur grand sabre, et je te râcle..., et je te râcle !...

Non contents d'arracher les affiches, quoiqu'elles fussent tout-à-fait légales, les sacrées bourriques se sont payés la fantaisie d'arrêter les colleurs :

Jeudi, dans le XIII^e arrondissement, trois riches fistons ont été foutus au clou pour cela. On les a gardés au ballon jusqu'au samedi et on les a relâchés tout simplement sans leur dire quoi ni comme.

Les élections avaient lieu le lendemain, y avait donc plus de pet, on pouvait sans crainte les refoutre en liberté.

Dans le XIX^e, y a eu aussi un autre copain d'arrêté, Ballautz. Il paraîtrait qu'il ne voulait pas se laisser faire et que quatre sergots ont dû se mettre après lui pour le conduire au commissariat.

Là, il a fait un riche pallas au quart-d'œil et a gueulé : « Vive Ravachol ! A bas les bourgeois ! »

Malgré toutes les crapuleries de la rousse les affiches du *Père Peinard* ont été lues et approuvées. Y en a eu dans tous les quartiers, malheureusement pas en assez grand nombre.

Enfin, on fait ce qu'on peut, on n'est pas des voitures à bras !



Je vais donc me mettre en train, comme je l'ai promis dans ma dernière babillarde, de répondre au chouette petit gas qui m'a posé les questions que connaissent les camerluches :

Elle n'est foutre pas bête, cette sacrée objection des plaines et des montagnes !... Et elle peut s'étendre à pays chauds et froids, métiers légers et pénibles... mais, mon fiston, je crois tout de même que tes copains ont tort de ne pas reluquer plus loin que le bout de leur nez, et de ne pas braquer leurs mirettes sur le monde à venir.

Ainsi, ils dégoisent : « Nous, si haut perchés, loin du chemin de fer, des télégraphes et de toutes les petites douceurs qu'ont les frangins des villes et de la plaine... »

Mais, nom de dieu, c'est-y donc pas vrai que les moyens de communication et de locomotion se généralisent de plus en plus, même sous le cochon de régime bourgeois : le télégraphe, ça peut aller partout, et la vache noire n'est guère arrêtée par les montagnes ?

Pourquoi l'un et l'autre n'iraient-ils pas vous faire risette un de ces quatre matins ?

Té, l'ami ! Pas plus tard que l'autre semaine, j'ai reçu une bien bonne babillarde du trimardeur Pierre Quiroule. Le bougre roule justement sa bosse dans votre patelin, et il me jasse des travaux d'une ligne qui se fabrique de Rivesaltes à Quillan. « C'est pas plus plénier que l'échine d'un âne, qu'il me dit, et les tranchées et les tunnels dans le roc s'y trouvent souvent. »

C'est kif-kif entre Perpignan et Cerbère (toujours dans votre département). Et encore pire de Prades à Olette.

Et pourtant, cré pétard, je ne le rabâcherai jamais assez : nous sommes sous la coupe de la vieille chipie bourgeoise, et les jean-foutre de capitales ne font des voies ferrées que pour empocher la monnaie, et pas du tout pour la diffusion des idées et la commodité des voyages.

Quand, pour foutre de la poudre aux yeux des bons bougres et décrocher la timbale, un type influent pousse une Compagnie à construire une ligne peu fructueuse, c'est pas elle qui danse, c'est nous ! En effet, d'après les chammelles de conventions, qu'on a baptisées de *scélérates*, conclues entre les Compagnies et

l'Etat, ce dernier leur garantit cinq pour cent d'intérêt.

Mais, supposons un instant que la Sociale ait échenillé le monde bourgeois, et qu'à sa place nous menions notre barque en pleine liberté anarchotte. Tout étant à tous, chacun étant actionnaire de l'immense avoir social, c'est pas l'intérêt cochonnement égoïste d'un seul ou d'un petiot groupe, qui nous fichera en mouvement, — mais la commodité de tous, faite de la commodité de chacun d'entre nous. Et, vietz-daze ! Nous ferons des chemins de fer, comme nous faisons des chemins vicinaux : y en aura partout, ils relieront le village avec la ville et les villages voisins.

Et ce ne sera pas pour se bouffer la laine sur le dos, non pas, bon dieu ! Mais bien pour supprimer les distances, faciliter l'échange des produits, les voyages, la circulation des idées.

Et, pourquoi pas, mille bombardes, chaque bon bougre, chaque groupe, chaque commune ne pourraient-ils pas se mettre d'accord, une fois complètement libres de leurs actions, pour faire leurs routes et tout le fourbi ?

C'est-y donc un merle blanc que cette *libre entente*, dont jactent les anarchos ? C'est-y seulement quèque chose de nouveau sous le soleil ?

Pas du tout, mille dieux ! En dehors de ce qu'on appelle les choses publiques, la saloperie de politique, j'ai beau chercher avec une lanterne, je ne vois pas plus de lois, que de poils dans le creux de ma main.

Ben oui, nom d'un foutre, on n'est pas assez maboules, dans les choses qui nous touchent de près, pour attendre qu'un tiers vienne nous dicter des ordres. A-t-on plus besoin d'une législation que de la fièvre pour emblaver nos champs, couper les foins et faire les vendanges ? Pas un campluchard n'est prou couillon pour vouloir vendanger avant que les raisins soient mûrs, ou moissonner avant que les épis soient pleins ?

Et ce foutu remue-ménage qui est le commerce ne se fait-il pas pareillement par l'accord librement intervenu entre les contractants ?

Bien sûr que si, pécaïré !

Dans notre putain de vie, toutes nos actions se font anarchiquement, — y a que dans la vie publique que nous nous laissons monter le bobéchon et faire la loi par les jean-fesse.

Il n'est pas besoin d'être sorcier, pour comprendre que si des maisons de commerce, des proprios, réussissent à s'entendre dans une gueuse de société emmanchée sur la concurrence et l'antagonisme des intérêts, — à plus forte raison, foutre de foutre, y aura plan pour les travailleurs de marcher unis comme les cinq doigts de la main, quand les riches et les gouvernants foutus à cul, y aura plus aucune différence entre l'intérêt d'un chacun et l'intérêt de tout le monde.

On en fera jusqu'à plus soif des chemins de fer ! Et les gas de Saint-Marsal seront sous ce rapport comme les ceusses de Paris. Et même, matin de sort, on aura des guimbardes beaucoup plus rapides que celles qui nous trimbalent aujourd'hui.

Actuellement, y a des machines bougrement chouettes qui font 200 et 250 kilomètres à l'heure. Seulement les garces de Compagnies trouvent trop coûteux d'envoyer leurs vieilles mécaniques rejoindre les diligences. A nous, ça sera bien égal : on foutra l'ancien matériel au rancard, et on se paiera des machines qui iront aussi vite que le vent et des bagnoles tout à fait chiques.

Ce que je viens de dégoïser pour les chemins de fer, ça s'applique aussi bien au télégraphe. L'aurait-on pas déjà mis de côté pour le téléphone, si les birbes de la gouvernance pouvaient aussi facilement tarifer les paroles que les lettres ?

Vois-tu, nom de dieu, le gouvernement est sempiternellement un obstacle au progrès : c'est pas son intérêt ! Il est cause qu'il n'y a pas bezef de téléphones, de même que ce grand brigand de Napoléon foutit des bâtons dans les roues des bateaux à vapeur, de même que la petite bête venimeuse de Thiers s'opposa aux chemins de fer.

..

Faut pas non plus oublier le chouette rôle dévolu au machinisme dans l'agriculture future. C'est épatant comme le machinisme peut vaincre le mauvais temps, rafistoler le sol, changer les saisons, parer aux gelées, aux fortes pluies, à la sécheresse et décupler le rendement actuel en vins, céréales et fourrages.

C'est déjà quèque chose, capét de dious, pour faire disparaître cette différence entre terres arides et fertiles !

Puis, à tout prendre, la plaine n'a t-elle pas besoin de beaucoup de choses que la montagne a en superflu ? Les gas du pays bas Languedoc peuvent faire les fiers parce qu'ils récoltent du bon piccolo, il n'en faut pas moins, nom d'un foutre, qu'ils tirent du pays haut les fourrages, les légumes pour leur popotte, le bois, la viande salée, et la viande de boucherie qui leur font totalement défaut ?

Y a pas à tortiller du cul ni des fesses : si la plaine est le grenier, la montagne doit être l'afénage et l'étable ; là haut, au diable, les cimes boisées, le magasin de construction et de chauffage.

Tu vois bien que de cette manière les fistons de là haut n'auront pas la trouille de crever de famine, et qu'ils n'auront pas besoin de dévaler dans les plaines, kif-kif les loups que la faim et l'hiver chassent du bois.

Y a bien plus encore : si le sol est si pelé qu'on n'en peut rien sortir de bon, on pourrait toujours emmancher des industries locales utilisant les cours d'eau, la laine des troupeaux, etc.

Ça se mêlera terriblement l'industrie et la culture, dans la société anarchotte : l'usine fumera à côté des champs labourés, — et quoi de plus hurf ?

A la saison des vendanges, au fauchage, à la moisson, les bons bougres des villes s'amèneront gais et contents pour foutre un coup de collier, — ça leur sera une partie de rigolade.

..

« Le seigle et le sarrasin font du bricheton bien noir... »

Quoique ça, en herbe, et même en grains, c'est une bonne nourriture pour engraisser les bêtes, — et en échange de la viande que le pays haut fournira au pays bas, le premier recevra le bon vin et le pain blanc.

Y aura donc plus de différences de classes, mais, crèdieu ! Un méli-mélo, nne circulation sans fin ni cesse de gens et de produits.

Le plus petiot patelin aura toutes les distractions et toutes les commodités des grands centres ; les campluchards iront souvent à la ville et les bons fieux des villes viendront souvent à la campagne.

L'instruction, le logement, le vêtement, la nourriture, étant assurées à tous, personne ne cherchera plus à arracher les tripes à son voisin ; on ne se fera plus de cochonneries.

La nature ne produit pas de l'inégalité ; par exemple, elle se paye bougrement de la variété ; et quand on ne va pas au fond des choses on confond les deux. C'est un tort, foutre !

Y a pas d'inégalité entre nous, parce que tu sera grand et fort et que je suis petit et malin-gre ; de même si tu bouffes trois fois plus que moi tu ne m'es pas supérieur..... y a variété entre nous, simplement.

Et cette variété est utile, indispensable à la vie ; si on était tous pareils, c'est-à-dire uni-

formes, ce serait une chierie au grand complet.

Grâce à la variété, chacun bricole selon son tempérament, et il y a équivalence entre les productions des uns et des autres, — comme il y a équivalence entre tous les travaux productifs.

J'ai dit que la question posée entre pays haut et pays bas, pouvait s'étendre à pays chaud et pays froid, mais foutre, j'ai tellement mangé de la place qu'il faut remettre la partie à dimanche.

Le père Barbassou.

HORREURS MILITAIRES

Chaque fois que les quotidiens peuvent piger une brutalité de galonnard allemand sur un de ses troubades, faut les entendre !

Ils chantent des litanies à n'en plus finir sur la sauvagerie des alboches, et, turellement, ils concluent qu'on ne voit rien de pareil dans les casernes françaises.

Bougres de fumistes ! Vous savez bien qu'en fait de sauvagerie, les galonnards de tous les pays se valent.

Pour preuve, au lieu de les foutre au panier, vous n'auriez qu'à insérer les babillardes que des troubades vous envoient, mais vous n'en faites rien, pour ne pas défriser votre cochon de patrouillotisme.

Comme j'ai pas les mêmes raisons que vous pour taire ma gueule, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir un canard plus grand qu'un drap de lit, pour y coller tous les flambeaux qui m'arrivent.

Ainsi, voici une babillarde qui raplique de Belfort. Les faits dont il est question prouvent clairement que les juges militaires sont du même tabac que les juges civils. Autant ils sont rosses quand ils ont un prolo à condamner, autant ils deviennent aimables quand, par hasard, c'est un de leurs copains.

Quatre pauvres troubades de Belfort viennent d'en faire l'expérience : ils avaient été frappés pire que blé par un sale pied-de-banc, et ça, devant quatre témoins.

Les faits étaient indiscutables. D'autant plus qu'un soldat ayant reçu un coup de crosse dans la poitrine, le major du régiment avait constaté le coup... bien à regret, comme de juste !

Pour lors, il a fallu faire passer la brute de pied-de-banc en conseil de guerre. Son affaire est venu le 14 courant à Besançon :

Oh, ça s'est passé en douceur ! Les officiers de la compagnie ont défilé comme témoins, et foutre ! Ils n'ont pas épargné la pommade au sergent assommeur. A les entendre c'est un petit Saint-Jean, incapable de la moindre rosérie.

Bédam, entre galonnés on ne se débène pas ! Aussi, avant même d'être jugé, le pied-de-banc était sûr de s'en tirer sans avaros.

Y avait bien les quatre témoins qui ont vu le sale animal cogner sur les troubades. Y avait aussi les quatre pauvres fistons qui ont empoché les gnons.

Ça faisait huit, nom de dieu !

Et puis après ? Est-ce que les affirmations de huit truffards, y aurait-il trente-six mille preuves à la clé, ne doivent pas être tenues pour des mensonges quand un galonné vient les démentir ?

Si, scrogneugnien !

En conséquence le pied-de-banc a été acquitté d'emblée. Maintenant il pourra taper sur les troubades pire que sur un tambour, — pas un n'osera porter plainte contre lui !

Mais, j'ai foutre pas fini, j'ai plus infect que ça à dégoïser :

Une fois le pied-de-banc acquitté, le colon qui présidait le conseil avait une sacrée envie de coller 2 à 5 ans de prison aux pauvres bougres qui, étant frappés, avaient eu l'audace de réclamer.

Mille bombes, ça n'a tenu qu'à un cheveu !

Hein, comme c'est propre la justice militaire ! Elle fait la pige à la justice des enjuponnés.

Pas besoin de vous dire, les camaros, que si ça avait été tout le contraire : c'est-à-dire, si les pousse-cailloux, emmerdés par leur pied-de-banc, s'étaient avisés de lui bourrer la gueule, ça se serait passé d'une autre façon :

Ils auraient pu se dire bidards si on ne les avait pas condamnés à mort !

A propos du recrutement de la marine, dont j'ai jaspiné y a quinze jours, un ancien engagé m'écrivait la babillarde suivante :

Père Peinard,

Tous les anciens engagés marsouins que j'ai connus pensent comme toi. Y en a pas un qui se soit vendu par amour de la patrie.

La vraie raison c'est la difficulté de trouver du turbin et l'esprit d'aventure.

D'ailleurs, ce qui le prouve, c'est que les volontaires arrivent au régiment avec la haine du gradé au cœur. Les galonnards le savent bien, nom de dieu ! Un capitaine regarde comme une plaie d'en avoir dans sa compagnie. Ils sont moins dociles et ils n'aiment pas se laisser maltraiter par les brutes qui les commandent.

Du reste, quel est le corps où il y a plus de désertions que dans la saloperie de marine ?

Ceci dit, père Peinard, que je te dégoise une jolie atrocité dont j'ai connu l'une des victimes :

En 1888, il y avait dans un poste, au Tonkin, une compagnie commandée par un cochon de capitaine appelé B... Ce salop faisait turbiner ses hommes par 40 degrés de chaleur, à des travaux de terrassement. Des tirailleurs annamites les surveillaient, le flingot chargé, — kif-kif si c'eût été des forçats !

Les Français ne touchaient presque rien à manger. Un jour, ils firent une cotisation générale et achetèrent un bœuf. Le galonnard furieux le fit foutre à l'eau, sous les yeux des soldats affamés.

« Pas moyen de se révolter ! Pas de cartouches ! » me disait le camarade.

Dans plusieurs postes où étaient des émules de ce capiston charognard, il y eut des révoltes : des galonnards reçurent des racées... Mais tout fut étouffé ; les galonneux ne se plaindront pas de peur du scandale, et les gibiers n'osèrent pas les escouffier, crainte des représailles.

A Saïgon, il y avait au 11^e de saloperie de marine deux médecins : celui en chef était une brute ; l'autre, un aristo, était un gommeux noceur.

Lorsqu'un pauvre malade anémié et tué par la dysenterie se présentait à la visite et se disait fatigué, le médecin en chef lui faisait donner une chaise avec ordre de s'asseoir. Au bout d'une ou deux minutes, il lui demandait s'il était reposé, en le traitant de tireur au cul.

Turellement, le salopiaud portait son malade sur le cahier de visite ; cela procurait huit jours de prison au gibier qui ne tardait pas à en crever...

L'autre médecin, l'aristo noceur, était toujours poivre : il courait les grues, jaunes ou blanches, manquait généralement la visite ou y venait en voiture.

Je l'ai vu rapliquer à l'infirmerie à deux heures du matin, saoul comme un cochon, se foutre sur un pieu jusqu'au matin et passer la visite dans cet état.

Aussi, ce que les pauvres marsouins avaient vivement dévissé leur billard !

Ah, si les mères pouvaient se faire une idée du martyre que subissent leurs enfants, elles deviendraient anarchottes du coup !

Un dur à cuir.

EXPULSION D'UN CAFARD

Eh, nom de dieu, voici qu'il m'arrive de nouveaux tuyaux sur le ratichon de Mâlain !

J'ai déjà raconté comment les jugeurs ont gardé au clou le sale frocard un bout de temps, puis, quand ils ont cru la rage du populo calmée, ils l'ont fichu en liberté sans jugement.

Rien d'épatant à ça, vu la concordance de vices qu'il y a entre enjuponnés et ensoutanés.

Mais, foutre, y a encore autre chose :

Les bons bougres doivent savoir qu- Si Jean-Foutrierie Carnot a été pondudans la Côte-d'Or.

Par exemple, ce qu'ils ignorent, c'est que le procureur général du département, Cunisset-Carnot, est le gendre du président de la République.

Ce qu'ils ignorent encore plus, c'est que le curé Guère est un tantinet parent avec toute la famille des Carnot.

Hein, comme les choses s'expliquent, quand on connaît les tenants et les aboutissants !

Le frocard de Mâlain aurait pu violer tous les loupiots du département qu'on ne lui aurait pas cherché pouille.

Il est de la grande famille !

C'est dire qu'il est sacré.

La famille à Carnot, ça s'adore en bloc : malheur à qui toucherait à un cheveu ou à un poil d'un de ses membres !

Le curé Guère le savait bien, nom de dieu ! Aussi, quand on l'a arrêté, il ne s'est pas émotionné pour deux liards : il savait fort bien qu'il n'avait rien à craindre, et il s'est résigné à passer quelques mauvais jours, sûr qu'il n'y aurait pas de pet !

La semaine dernière, j'ai dit qu'une fois en liberté, le curé a vivement rapliqué à Mâlain. C'est exact, nom de dieu, il s'est amené tout flambant, croyant que le populo avait oublié ses cochonneries.

Quand les campluchards ont su son arrivée, ils se sont réunis illico et ont marché sur la cure. C'était rupinskoff, paraît-il ! Les pompiers étaient de la fête, et ils sonnaient la charge avec un entrain faramineux.

Une fois devant la turne du cléricochon, le charivari a commencé grand train. D'une bonne poussée on a ouvert les portes, et une cinquantaine de gas sont entrés pour aller dénicher le frocard, tandis qu'environ 400 personnes se tenaient au dehors, guettant que le corbeau ne s'échappe.

Après un brin de recherche, les gas ont dégoté le salaud pelotonné dans un coin : ils l'ont empoigné par la peau du cou et l'ont sorti en deux temps et trois mouvements.

Cré pétard, le Guère n'avait pas l'air bien guerrier !

Il foirait dans son jupon et implorait grâce et pitié.

Le voyant si chiasseur, les bons bougres lui ont dit qu'ils ne lui feraient pas de mal, mais qu'il devait décaniller illico.

En même temps que lui, on avait déniché une punaise, catin comme une Madeleine, que le curé gardait à sa piôle et qu'il faisait passer pour sa sœur.

Houste, du balai à elle aussi !

Le couple a été reconduit à la gare et embarqué dans un wagon.

Heureusement, le ratichon n'a pas fait son

mariolo : il a serré les fesses et a rudement bien fait ! Le populo était bon garçon avec lui, mais s'il avait fait la moindre rouspétance, il était cuit : il n'aurait rien resté de sa sale carcasse !

Cré tonnerre, voilà qui devrait donner à réfléchir à toute la racaille cléricale et gouvernementale :

Ce que les bons bougres de Mâlain ont fait pour leur curé, ils peuvent l'essayer demain pour une autre grosse légume ;

Leur exemple peut être suivi...

Ce qu'il y a de plus hurf, c'est que ça a guéri les campluchards de la superstition : ils disent qu'ils peuvent se passer de curé et ne veulent plus voir de cette engeance dans le pays.

Il ne leur restera plus qu'à démolir l'église : les pierres leur serviront à construire des maisons et avec les boiseries, les saints, les vierges et tout le bataclan, ils auront de quoi se chauffer les quilles l'hiver prochain.

LE TYPHUS A PÉLAGO

Y a foutre pas moyen de faire montre de plus de crapulerie que les jean-fesse de la gouvernance.

Pour ne pas débayer l'infecte prison de Pélago, — tout comme on a fait pour le Dépôt, — les ministres font raconter par leurs larbins qu'il n'y a pas de typhus à Pélago, qu'aucun prisonnier n'est malade, que les cellotes sont des petits palais... et autres menteries aussi dégueulasses.

Or, Zévaco est couché, et il est salement attigé.

Outre lui, quoique moins pincés, Habert, Durey, Zo d'Axa, et je ne sais quels autres sont aussi au pieu.

Bien mieux : deux gardiens de la prison sont pincés aussi par le mal.

Quèque ça peut foutre ! Les grosses légumes font seriner qu'il n'y a pas de maladie.

Cré pétard, si sous Badingue il s'était produit une machine pareille, ah nom de dieu, vous auriez entendu brailler ces bons républicains.

Aujourd'hui que c'est eux qui tiennent la queue de la poêle, ils rendent des points comme sauvagerie à n'importe quel bandit royal.

C'est pas pour des prunes qu'ils sont cul et chemise avec le tzar pendeur de Russie !



JUGERIE POSSIBILARDE

Nouzon. — J'ai déjà jaspiné plus d'une fois les rosseries des chefs possibilos des Ardennes, dont l'intolérance fait la pige à celle des jésuites :

A preuve la mise à l'index du Père Peinard.

A preuve encore les poursuites exercées par voie d'huissier contre les prolos qui sont en retard pour le paiement de leurs cotisations de la Chambre syndicale.

A preuve la saloperie ci-dessous :

Il y a quelque temps, un prolo de Nouzon avait une discussion avec un gros bonnet possibilard qui est du Conseil d'administration de la Syndicale.

Le prolo eut le tort de débiter trop de vérités à ce vilain merle.

Toujours est-il que le légumier a fait assembler le Conseil et a fait rendre l'arrêt que si l'ouvrier ne versait pas, entre les pattes du Comité, vingt francs pour l'avoir outragé, on le

ferait renvoyer de l'atelier, et si le patron refusait, tous les ouvriers recevraient l'ordre de se mettre en grève.

Le pauvre bougre a casqué ses vingt balles illico ! C'est son patron qui les lui a avancé.

Et pour qu'on ne puisse pas s'imaginer que je raconte un boniment de femme soule, c'est dans l'atelier Thomé que la chose s'est passée.

Mille dieux, ils sont rien mouches les princes du quatrième Etat.

Foutre, voilà en petit la gouvernance actuelle rafistolée, et toute prête à fonctionner si cette engeance tenait jamais la queue de la poêle.

Y a pas, des ouvriers qui condamnent un camarade à 20 balles d'amende, et le forcent à gagner le pain de ses gosses, n'ont pas le droit de gueuler après les bourgeois.

Je ne dirai pas qu'ils sont pire, mais simplement de même famille.

Que pense de tout ça l'illustre J.-B. Clément ?

LES

36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

IV

Le grand chambard (Suite)

On commençait du reste à en avoir soupé. Les bons bougres s'organisaient eux-mêmes, envoyant diagner ceux qui voulaient faire les maîtres.

De chouettes types s'entendaient entre eux pour recenser les logements et pour les répartir le mieux possible. Les frusques entassées dans les Louvre et les Belle Jardinière étaient distribués par des gas de bonne volonté, à tous ceux qui en avaient besoin.

D'autres types s'arrangeaient pour recueillir tout ce qui était de la boustifaille et pour le mettre à la disposition du populo.

Y avait bien des couillons qui criaient que c'était pas bien ; qu'il fallait s'en rapporter au gouvernement et obéir à ses ordres, — mais, quand ils virent que la gouvernance ne leur servait à rien, ils en furent vivement dégoutés.

Les chefs possibiles, les collectos, et un lot d'autres fourneaux tout aussi salauds, rageaient forme après les anarchistes. Quand ils virent la tournure que ça prenait, ils cherchèrent à mettre la discorde entre les bons bougres, ils sortirent la vieille rengaine que les anarchos, les libertaires, ceux qui voulaient la révolution pour de vrai étaient des mouchards et des agents provocateurs.

Une bande de bons bougres rendus furieux par ces insultes envahirent l'Hôtel de Ville, et frottèrent les tesses à la racaille calomniatrice. Lavy étreonna dur, nom de dieu !

Voyant ça, les autres bouffe-galette décanillèrent dare dare. Il n'en fallut guère pour les foutre tout à fait à la raison : on n'entendit plus parler d'eux.

Si bien qu'en un rien de temps, les bons bougres furent définitivement vainqueurs.

Quand on apprit en province la suppression des bouffe-galette, quand les campinchards virent que la terre était libre, franche d'impôts, de rentes et d'hypothèques, ce fut une jubilation inconnue jusqu'alors. Tout le monde se mit à turbiner avec ardeur.

Et foutre, ça faisait tâche d'huile ! Pendant que ça ronflait en France, les Alboches, les Angliches et tous les bons bougres de chaque patelin envoyèrent chier aussi leurs bouffe-galette. On s'en débarassait comme on se débarasse de la vermine.

(1) Voir le commencement depuis le n° 200.

Les bourgeois en rotaient, nom de dieu ! Ils comprenaient que c'était fini le temps où ils pouvaient mener les bons bougres à la cravache. Que ques-uns, les plus marioles, acceptèrent la nouvelle situation et ils s'aperçurent qu'ils étaient plus heureux qu'au temps de leur feignantise. Ils n'auraient jamais cru que c'était si bon de vivre en frangins.

Ceux qui étaient tout à fait pourris cherchaient encore à monter le cou au populo et à vivre sans rien foutre. Mais ils s'aperçurent qu'ils dégoutaient tout le monde, qu'ils étaient une exception, et qu'au lieu d'être bien considérés on se détournait d'eux pour n'aimer et ne respecter que ceux qui foutaient du cœur à la besogne.

Un Jean-foutre qui rognait salement c'était le jugeur Beauterrier. Ce qui le faisait crever c'était de ne plus pouvoir foutre des malheureux au bloc.

Grâce au travail en commun, les labeurs devenaient moins pénibles, la santé publique s'améliorait chiquement. Beauterrier apprenant que les épidémies, les guerres, les accidents industriels, ne faisaient plus de victimes en pissait des barreaux de prison.

Toutefois son trac était passé. Il semblait n'avoir plus rien à craindre. Cependant il avait tellement eu la chiasse qu'il avait pour ainsi dire le troufignard bouché.

(A suivre).

COMMUNICATIONS

PARIS

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII^e se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

— Groupe des travailleurs Communistes-Anarchistes du XII^e, les Egaux des XI^e, XII^e et XX^e et le groupe abstentionniste de Montreuil.

Grand Meeting public, dimanche 30 avril à 2 h., salle Henry (théâtre d'Alfortville), 108, rue Véron, à Alfortville.

Ordre du jour : Le 1^{er} Mai et la grève générale. — L'Action révolutionnaire et l'inanité des mises en demeure.

Entrée : 20 centimes. — Des orateurs révolutionnaires prendront la parole.

Prière aux groupes de ne pas organiser de réunions à cette date, afin de nous conserver des orateurs.

— Groupe des Egaux, les Travailleurs du XII^e et les Abstentionnistes de Montreuil. — Samedi 22 avril, à 9 h. — Salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

Ordre du jour : La réunion d'Alfortville,

— Des amis de Francis ont pris l'initiative d'organiser une soirée familiale pour fêter son retour. Tous les camarades qui voudront apporter leur solidarité et leur concours à cette soirée sont prévenus qu'elle aura lieu samedi 22 avril, rue Chappon, 52, chez le marchand de vins, à 8 h. 1/2 du soir.

Chants, poésies révolutionnaires, tombola.

— Samedi, 22 avril 1893, salle Jeanton, 118, avenue Kléber, au premier, grande réunion publique contradictoire organisée par les « Enfants de la Nature ».

Ordre du jour : le Suffrage universel et les Riches ; le Suffrage universel et les Pauvres.

Les compagnons Leboucher, Georges, Chabart sont invités.

Bézenet. — Le groupe *Les Sanguinaires* se réunira le 22 courant, à 8 h. du soir, chez le compagnon B. Les copains de Montvicq sont invités.

Lecture des journaux, brochures et correspondance.

Damery. — Le banquet des *Cossiers Champenois révolutionnaires* est fixé au 21 mai, la liste sera fermée le 16, afin que les fournitures soient prêtes. Le banquet se fera à Damery et sera suivi d'un bal de nuit, au profit de la propagande et des victimes de l'action.

Prix : 2 fr. 50 par tête. Adresser au compagnon Anon, à Damery-Brunet.

Chalons. — Le groupe les *Sangliers de la Marne*, réunion le 30 avril, à l'heure convenue, au Champ de Manœuvres.

Nouzon. — Réunion du groupe les *Déshérités* lundi 24, à 6 h. 1/2 du soir, Comptoir Nouzonnais, rue Chanzy.

Ordre du jour : Causerie par les compagnons ; Propagande en vue du 1^{er} Mai.

Tous les travailleurs, sans distinction d'écoles, sont invités à venir discuter.

Roubaix. — Tous les compagnons sont invités à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 23 avril, 18, rue Magenta à 6 h. 1/2 du soir.

Beaune. — Le groupe les *Niveleurs*, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe *l'Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Blôis. — Le groupe des *Toujours prêts !* se réunit toutes les semaines ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Léon, rue Chemonton, n° 3.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bérteux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

Limoges. — Les lecteurs du *Père Peinard* qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

Toulouse. — Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le compagnon Narcisse rue Maurice-Fort, 4, Amidonniers.

PETITE POSTE

B. Vienne — B. Beaumont — H. Lille — B. Lamastre — D. Alger (2) — P. Villefranche — L. Chateaudun — R. Romans — B. Le Mans — P. Bordeaux — D. Jailleu — G. St-Nazaire — M. Troyes — C. Dunkerque — B. Perregaux — D. Arzew — B. Spring-Valley — F. Reims — M. Beauvais — B. Sedan — B. Dijon — P. Chalou — J. Perpignan — D. Toulon — D. Chartres — T. Mézière — B. Carpentras — F. Amiens — G. Montauban — F. Fouquières — D. Carmaux — A. Angers — A. Camery — J. Maromme — P. Brion — H. Nantes. — Reçu galette, merci.

— Ne plus rien envoyer au compagnon Puget (Philippe), Narbonne, jusqu'à nouvel avis.

— P. P. Reçu la lettre, mais trop tard pour l'insérer : il y a actuellement une telle inondation de copie, que, malgré moi, faut que j'en laisse de côté.

— J. G., *St-Gaudens*. Pas reçu ta première lettre ; ce que tu demandes n'est pas pratique.

— Les compagnons qui correspondent avec Bairy, afficheur-public, sont prévenus de suspendre leurs envois et correspondances jusqu'à information du contraire.

— A. Damery, accuse réception à Zisly.

Pour pousser à la roue de la Sociale. — Les copains de Roye, 5 fr. — Leuridon, 1 fr. — B. Passy, 10 fr. — V. R. Londres, 50 fr. — L'Isolé, 3 fr. 30.

Pour les détenus. — M. Saint-Aubin, 1 fr.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

